

général aujourd'hui. Voyez l'attitude de l'Angleterre qui refusait aux justes demandes des Canadiens, il conseilla ces derniers de suspendre le vote du subsidé et de s'abstenir des produits anglais qui alimentent nos marchés, espérant, par là, amener la métropole à une entente plus facile. Lord Gosford, en 1836, outre, vota le subsidé, et résolut d'administrer la Province sans la concurrence de l'Assemblée Législative. Ce commencement de la crise.

Les sommes à 1837 !  
Un langage sombre et effroyable apparaît sur l'horizon social. On entend des paroles de haines qui disent : mort aux oppresseurs. Et le diapason de la douleur du peuple s'accroît encore. Les jours du génie de la guerre parcoururent les plaines et transforme nos paisibles cultivateurs en autant de soldats et de héros. Deux épisodes sanglants se déroulent : St. Charles et St. Denis marquent des pages de notre histoire de deux jours de sang !

Le peuple enfin vaincu, enfin succombant sous le coup de la force crut mourir en entendant les derniers râles de ses victimes de 37 et 38 !

Il jeta un voile sur ce passé. Ne disons pas ; disons seulement que les actes des gouvernants surpassèrent les fautes des gouvernés.

La jeunesse bouillante du pays avait couronné M. Papineau sur la pente glissante de la rébellion et de la violence. Mais, à ses vues, elle ne sut pas se contenir et rester dans les bornes délicates que lui avait assignées. Il ne fut pas l'insurrection armée, mais le mouvement ne raisonne plus quand sa colère est fois montée. Oh ! nous comprenons les sentiments qui agitèrent la nation canadienne française depuis longtemps insultée, méprisée, foulée, sacrifiée ; nous concevons que, dans la lutte avec un adversaire invincible, elle finit par briser cette barrière de respect qui l'avait retenue jusqu'alors. Quand le cœur est trop gonflé il se brise. Quand l'injustice s'unit à l'outrage, elle provoque la force.

Les enseignements de l'histoire des révoltes sont grands. En 1871, demandons, dans le secret de nous-mêmes, ce qui doit porter notre pensée devant cette révolte nationale qui vient de s'ouvrir : le plus coupable, du peuple au roi, n'est-ce pas à la fin par ôter la raison à force de cruauté et de brutalité, ou du César au peuple, sans son autocratie, étouffé, pour faire la duplicité de sa conscience, les plaintes amères qui viennent frapper l'oreille ?

La patrie devint un lieu sinistre : ceux qui l'avaient trop aimée durent s'exiler. La tête de celui que l'on considérait comme le chef de la révolte fut mise à prix. M. Papineau dut partir dans la situation précaire d'un soldat militaire le peuple pour lequel il avait si longtemps revendiqué les droits

de la patrie. Ce n'est pas au portrait qu'on se fait généralement d'un chef de parti, violent, farouche, fanatique par patriotisme, qui a une fortune à faire ou à réparer, dépourvu d'instruction, surgissant du sein d'une faction pour en être l'aveugle instrument, d'une ambition effrénée, qui accepte tous les excès, et qui se jette dans la guerre civile pour usurper le pouvoir. L'honorable Louis Joseph Papineau se recommande à d'autres titres. Ses mœurs sont douces et polies ; elles se ressentent de ce que la France a déposé sous ce rude climat une partie de sa civilisation, germe qui a heureusement fructifié, grâce à la diffusion des lumières, à l'exemple de notre patrie, au voisinage des Etats-Unis, au développement des institutions et de l'industrie anglaise. Louis Joseph Papineau, odieux au parti britannique, compte aussi des ennemis parmi d'anciens compatriotes. La peur d'un avenir dont l'intérêt personnel grossit les dangers, l'or que quelques uns ont reçu, celui qu'on offre à d'autres, la jalousie qu'inspire à presque tous une popularité de vingt-ans, parvenue à son apogée, telles sont les causes de ces fâcheuses rivalités d'intérêt. Toutefois, elles n'ont pas empêché l'orateur canadien de parcourir tous le Bas-Canada, voyant les populations des campagnes accourir à lui, empressées de former des comités et des meetings ; recommandant une opposition opiniâtre mais patiente, pour mieux affranchir le pays du monopole commercial ; citant l'exemple d'anciennes Colonies Anglaises, principalement celui de l'Irlande. Vainement la haine lui a prodigué les noms de charlatan, de protecteur, de roi Louis I, d'O'Connell : elle n'a point osé s'attaquer à sa vie privée, qui est restée hors de toute atteinte."

A l'étranger, M. Papineau s'occupait d'études historiques. Son séjour en France fut très favorable à notre histoire canadienne, car nous lui devons un grand nombre de manuscrits précieux. Ses relations sociales étaient très étendues et il connut dans l'intimité les hommes les plus célèbres de l'époque, entre autres : Béranger, Cormenin, Benjamin Constant, Lamennais, etc. Il publia dans le recueil parisien, la *Revue du Progrès*, la première partie de son *Histoire de l'Insurrection Canadienne*.

A son retour de l'exil, en 1847, il fut élu à St. Maurice, puis aux Deux-Montagnes en 1852.

Cette seconde phase de la vie politique de M. Papineau n'offre pas l'intérêt qui s'attache à la première. C'est bien toujours le citoyen intègre et pur, l'homme d'état constant et dévoué ; le patriote, chaud partisan de nos intérêts et de nos besoins ; mais, peu habitué à faire la lutte sous un gouvernement responsable, au milieu d'hommes paisibles, cherchant à tirer profit des leçons du passé et du meilleur parti possible de la Constitution, il ne trouva plus, à ses côtés, cette jeunesse d'autrefois pour le soutenir et l'encourager

à braver l'adversité. Sa phrase avait cette teinte mélancolique et pure qui touche et émeut : c'était le langage qu'il tenait au peuple en lui parlant de ses malheurs. Toujours il était digne et grand ! La nature a fait beaucoup pour lui. Elle lui a donné une taille haute et élévée, un geste fier, noble, décidé, un port élégant, un regard droit et ferme ; son front est vaste et élevé, ses cheveux fièrement redressés sur son large crâne, donne à sa physionomie quelque chose de la fierté romaine unie à la sagacité française. Le type est latin, le caractère est essentiellement canadien. Courage et loyauté, constance et patriotisme, ardeur et lucidité, politesse et libéralité : rien ne manque pour former le grand citoyen et le grand orateur.

Les dernières années de M. Papineau ont gardé l'empreinte mélancolique des grands événements qu'il a traversés. Par intervalle il semblait se recueillir dans lui-même pour y chercher la consolation dans la satisfaction du devoir accompli.

Ceux qui sont nouveaux dans la politique ou dans la littérature se souviendront toujours de leur pèlerinage à ce manoir de Montebello, cette magnifique retraite embellie de tous les attraits champêtres, et qui vit le déclin toujours brillant de cette grande intelligence. Il se rappelleront pendant longtemps les entretiens de ce vieillard qui, la bouche toujours pleine de fiel et de sarcasmes contre ses adversaires d'autrefois, avait encore présents à la mémoire tous les événements de sa longue et orageuse carrière politique. Ils savent sous quelle émotion les laissait le récit circonstancié de ces luttes ardues racontées par le grand agitateur lui-même. Ces entretiens, d'abord familiers, devenaient graves et solennels à mesure que le vieillard avançait dans son récit. Tout à coup la tête se redressait, la figure s'animait, l'œil lançait des éclairs, le geste s'accroissait, la voix devenait menaçante et superbe : la nature reprenait ses droits, le vieillard redevenait orateur. Quelle n'était pas alors l'émotion de ces jeunes gens qui, laissés à eux mêmes, se prenaient à méditer les paroles qu'ils venaient d'entendre ! Alors, ils songeaient que celui qui les avait prononcées n'était pas loin d'eux, et leurs yeux, se tournant involontairement vers la croisée, apercevaient le grand orateur, errant sous les arbres demi-verdoyants qu'il avait plantés, écoutant le chant des petits oiseaux s'épanouissant au printemps, et cueillant ces fleurs qu'il aimait tant, ou, assis, immobile et mélancolique, le front incliné dans ses pensées !

Nous n'avons rien à ajouter. Ce n'est pas une biographie que nous avons entreprise ; ce serait écrire l'histoire politique du pays depuis un siècle ; nous n'avons voulu que payer un léger tribut à la mémoire du grand patriote, et jeter sur sa tombe quelques modestes fleurs.